

Gene Kelly

par Alain Masson

INÉDIT




biographies

Extrait de la publication

FOLIO BIOGRAPHIES
collection dirigée par
GÉRARD DE CORTANZE

Gene Kelly

par

Alain Masson

Gallimard

Crédits photographiques :

1, 7 : Rue des Archives/BCA. 2 : Museum of City of New York/Getty Images. 3, 4, 6, 8, 14 : Collection Christophel. 5 : Gjon Mill/Time & Life Pictures/Getty Images. 9 : Rue des Archives/RDA. 10 : Rue des Archives/AGIP. 11 : Snap Photo/Rue des Archives. 12 : Colette Masson/Roger-Viollet. 13 : M. Garrett/Getty Images. 15 : Ullstein Bild/Roger-Viollet. 16 : Popperfoto/Getty Images. 17 : Clarence Sinclair Bull/Getty Images.

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Alain Masson a enseigné la littérature française et la linguistique générale à l'université de Moncton (Canada), puis les lettres classiques au lycée Janson-de-Sailly. Membre du comité de rédaction de la revue *Positif*, il a écrit plusieurs livres sur le cinéma : *Comédie musicale* (Stock, 1981, réédition Ramsay Poche), *L'Image et la Parole* (La Différence, 1989), *Le Récit au cinéma* (Cahiers du cinéma, 1994). Il a aussi dirigé l'ouvrage collectif *Hollywood 1927-1941, la propagande par les rêves ou le triomphe du modèle américain* (Autrement, 1991).

How can we know the dancer from the dance ?

WILLIAM BUTLER YEATS, *The Tower*

Pittsburgh

La famille Kelly est irlandaise. Petit-fils d'immigrant, James Kelly est né en Ontario dans une bourgade de bûcherons, Peterborough, en 1875 ; ses parents ont eu onze enfants. Il arriva aux États-Unis au début du XX^e siècle et devint citoyen américain. Après avoir vendu à Buffalo, à Saint Louis et à Philadelphie des phonographes Edison, puis Columbia, il s'installa à Pittsburgh. Il y a rencontré Harriet Curran qu'il épouse en 1906 ; il travaille désormais comme commis voyageur chez Columbia. Fille d'immigrant, Harriet a douze frères et sœurs, elle est d'une dizaine d'années plus jeune que son mari. Venu de Londonderry, son père a exercé trop de métiers pour qu'elle n'ait pas un peu honte de ses origines : n'a-t-il pas terminé sa vie en prospère patron de bar ? James est nostalgique : fidèle irlandais, il se souvient aussi du Canada. Plus rigoureuse, Harriet veut être moderne : elle a chanté sur scène en amateur. Entre un époux rêveur et une femme énergique, le contraste n'a rien de singulier dans un ménage catholique irlandais. La rencontre de la choriste et du marchand de disques est révé-

latrice ; l'esprit des mœurs exige cette conciliation du chahut et de la discipline qui sera la loi morale et politique de la comédie musicale. C'est un genre bien fait pour les immigrés, musiciens juifs, danseurs irlandais, chanteurs italiens ; les minorités veulent faire du bruit sans faire de scandale : les applaudissements du public fournissent la preuve démocratique de leur décence.

Géométrique et noire, cosmopolite et provinciale, Pittsburgh n'a ni la gloire ni la richesse de Philadelphie, la capitale de l'État. Séparée de l'Atlantique par les monts Allegheny, elle subit le rude climat continental, froid en hiver, chaud et humide en été. Mais elle est active et ouverte. Elle grandit vite. En 1910, elle compte 534 000 habitants. C'est la huitième ville du pays. Son inépuisable nouveauté ne parvient pourtant pas à l'égayer. La nuit on n'y voit briller que les hauts fourneaux. Les campagnes encore proches, avec leur blé, leur maïs et leurs vaches laitières, ont déjà la monotonie des grandes plaines. À Pittsburgh, on construit des bateaux pour la navigation fluviale. La houille et le fer, le pétrole, la sidérurgie, la construction mécanique, les verreries ont attiré une multitude d'immigrants. Un tiers environ des habitants est d'origine allemande ; ils continuent à s'exprimer dans leur langue, comme les Polonais ou les Slaves. La communauté irlandaise a du moins sur les autres l'avantage de parler anglais. Quoiqu'ils se sentent plus américains que les gens venus d'Europe orientale, ses membres ne sont pas moins méprisés par la bourgeoisie industrielle qui domine la vie de la cité. À

eux de faire leurs preuves. Sévère et tenace, Harriet s'en soucie plus que James, ami nonchalant de ses plaisirs.

Le couple a déjà deux enfants, quand naît Eugene Curran Kelly, qu'on appellera toujours Gene, le 23 août 1912, dans le quartier de Highland Park. L'aînée se nomme Jay, le second Jim ; deux autres viendront au monde plus tard, Louise en 1914, Fred en 1916. Cinq enfants, une naissance tous les deux ans : selon les normes du catholicisme irlandais, ce n'est pas une famille nombreuse. Plutôt que de s'encombrer de marmaille, Harriet nourrit pour sa progéniture de hautes ambitions : les filles seront institutrices, les garçons avocats ou médecins. Dans la classe des petits employés, ces desseins sont les plus communs. De l'endroit où il est né, Gene ne gardera aucun souvenir, car la famille ne va pas tarder à s'installer non loin de là, dans le quartier populaire d'East Liberty¹*. Mellon Street était une rue triste, un alignement de maisons identiques. Dans ce milieu débraillé, rétif et parfois violent, James Kelly tient à son élégance et à sa dignité ; il est vrai que son métier l'éloigne de Pittsburgh et qu'en dépit de la Prohibition, il continue à boire, chez lui, au grand dam de son épouse, mais il a su garder sa piété et son autorité. Harriet contrôle les dépenses.

Une éducation irlandaise en Amérique requiert trois maîtres.

Quoiqu'il ne soit guère à la maison qu'en fin de semaine, James veut inspirer à ses fils le goût de

* Les notes bibliographiques sont regroupées en fin de volume p. 276.

l'exercice. On se muscle. On boxe, afin de répondre coup pour coup aux garnements du voisinage. Gene souffre de sa petite taille et d'une constitution un peu fragile : il redoublera d'efforts. Les jeux sont affaire de saison. Le base-ball commence au printemps. À l'instant de frapper ou de capter la balle, ce sport exige promptitude et sang-froid : il faut changer, coup après coup, la vigilance en rassemblement de toutes les forces que demande l'action. Excellente école de gestes calculés. En été, on nage : pour profiter de l'air pur et se rafraîchir, les Kelly louent un chalet sur les rives du lac Érié, puis du lac Conneaut². On peut aussi jouer au tennis, pêcher, canoter, courir les bois à pied et les chemins à bicyclette. C'est le temps des activités les plus libres. En automne, adolescent, Gene jouera au football américain, qui développe la prestesse et favorise une juste appréciation de l'espace. En hiver gymnastique, tennis de table. Mais surtout, hockey. Comme il avait appris à le faire au Canada, James, dès que le gel le permettait, aménageait une patinoire dans l'arrière-cour. Très jeunes, les enfants patinent. Faute de glace, ils sortent les patins à roulettes³. Le hockey vint à son heure, vers les dix ans. Gene ne tarda pas à y exceller : sur la glace, c'est une flèche. En 1927, il faisait partie de la meilleure équipe locale, les Yellow Jackets. On lui proposa même d'entrer dans la carrière professionnelle. Mais s'il aimait les glissades, la brusquerie des démarrages, la dépense physique jusqu'à l'épuisement qu'exige ce jeu, il ne songeait pas à en faire son métier. Il reconnaîtra

pourtant que cet entraînement avait « influencé son style de danseur⁴ ».

Il suffit de regarder : le hockey contribua à la formation de sa personnalité musculaire. Ce n'est pas seulement qu'il prépare le numéro sur patins à roulettes de *Beau fixe sur New York*, ni même qu'il annonce la puissance des jambes, les larges balancements qui seront l'une des figures les plus notables de son style. Sur la patinoire, l'action du joueur façonne deux capacités contradictoires : la vigueur de l'élan et le délié du geste. Pour conserver sa vitesse et déséquilibrer ses adversaires dans les chocs, le patineur ne peut compter sur son élan ; il faut qu'à chaque contact avec la glace une poussée énergique nourrisse son dynamisme, de manière qu'il n'en perde rien au virage le plus soudain. Cela sollicite une grande aptitude à varier les positions des chevilles, des genoux, des hanches et des épaules : la feinte, le changement d'allure ou de direction, le recul et la pirouette ne pouvant prendre appui sur un sol qui refuse toute fixation, c'est dans la continuité active elle-même que les ruptures doivent trouver leur place. De là provient la tendance, si singulière chez Kelly, à déposer soudain un geste neuf sur une ligne gestuelle définie par des répétitions. Mais le délié du hockeyeur a un autre aspect, plus nécessaire. Il faut manier la crosse. Le balancement des épaules qu'entraîne le patinage ne doit pas commander le mouvement du bâton. Les déviations, les passes inattendues, les dribbles, toute une manière de tricoter, comme on dit, mettent en œuvre une cause différente, une

autre vélocité, une maîtrise de plus. L'indépendance et l'ampleur des mouvements de bras du danseur devront beaucoup à cette façon de libérer le geste. Entre le haut et le bas du corps s'instaure une relation changeante : la force prend des aspects divers, qu'animera la même vitalité. Ainsi se réalisa le désir de souveraineté sur ses membres, sur ses élans et sur l'espace qui était venu, on ne sait d'où, à Gene Kelly.

Quant à la gymnastique, elle assure l'élégance. Durant son adolescence, Gene la pratiquera avec d'autant plus d'ardeur que sa petite taille ne l'y désavantage pas. À quinze ans, il aura vaincu un physique un peu malingre ; il n'a jamais craint les petites brutes qui lui laissaient des yeux au beurre noir, maintenant il les domine. D'un passé de casse-cou, il gardera une cicatrice sur la joue gauche, qui évite à son visage de paraître fade, mais il a désormais de l'aisance dans toutes les activités physiques. Il fut le plus musclé des danseurs du XX^e siècle ; son physique contraste avec celui du svelte Fred Astaire comme avec la silhouette gracile que Martha Graham a mise à la mode chez les grands inventeurs de la scène chorégraphique américaine, Charles Weidman, Merce Cunningham, José Limón.

Le sport ne change pas seulement l'anatomie. Entre garçons, il commande une sociabilité franche et superficielle. En outre, comme il organise le calendrier des Kelly, et surtout de Gene, il s'impose comme la forme même du temps. À chaque jour, à chaque heure son style d'exercice : les danses voudront donc célébrer tous les instants.

Le second domaine de l'éducation est l'affaire des mères. Harriet inculque les bonnes manières à ses enfants, elle dicte les impératifs vestimentaires qui distinguent une famille convenable des gens mal élevés, elle surveille le travail scolaire. La discipline ne se relâche que pendant les vacances d'été. Gene a de bonnes notes. Il gardera, malgré un caractère impérieux, une courtoisie qui va jusqu'à la gentillesse. Cet apprentissage contredit et complète le précédent. La retenue doit tempérer la volonté de vaincre, mais le jeune garçon la ressentit comme un dressage. Le personnage à col ouvert qu'épousera le danseur exprime le refus de s'engoncer dans un style aristocratique. Harriet alla plus loin : soucieuse de raffinement, elle imposa aux enfants des leçons de musique : Gene détestait le violon qu'il pratiqua plusieurs années. Sa mère ne l'en dispensa qu'après qu'il se fut cassé le bras ! Pire : elle inscrivit Jim et Gene à un cours de danse, la Fairgreaves School⁵ ; l'un avait dix ans, l'autre huit et quoiqu'elle prît la précaution de les y conduire elle-même, elle ne réussit pas à les faire persévérer. Ces sportifs trouvaient l'exercice trop féminin et les vauriens du voisinage ne manquaient pas de les en persuader en les traitant, au mieux, de femmelettes. Jugeant que les conflits ethniques et religieux donnaient matière à un nombre suffisant d'insultes et de horions, Harriet abandonna la partie. Elle réprouvait les rixes, dans lesquelles ses fils se lançaient vaillamment. Mais elle ne se tint pas pour vaincue, car elle voulait inspirer à ses enfants le goût du spectacle ; elle les emmenait en

ville, au théâtre ou au music-hall, quitte à leur faire manquer l'école. Comment auraient-ils pu laisser passer la représentation de *Little Nellie Kelly* ? George M. Cohan avait créé en 1922 ce mélodrame musical : il en était l'auteur, le compositeur, le metteur en scène et l'interprète. Un Irlandais et la grande vedette de Broadway ! Sentimental, chauvin, c'était un chanteur et un danseur d'un entrain inépuisable. Gene Kelly reconnaîtra en lui l'inspirateur d'une tradition irlandaise dont il se sentait héritier, après James Cagney — qui devait incarner ce pionnier du music-hall, dans *La Parade de la gloire* (*Yankee Doodle Dandy* 1942), film retraçant la vie de ce célèbre compositeur de musique légère.

Nostalgique de la scène, bientôt matrone de coulisses, Harriet n'hésita pas à exploiter les talents de sa progéniture. Les troupes familiales appartiennent aux habitudes du music-hall américain : il y avait eu les Four Cohans, il y avait les Seven Little Foys. Pourquoi pas The Five Kellys ? Coiffés d'une toque de groom, ils font leur numéro, à partir de 1922, dans les patronages, les soirées et les bals du quartier, au profit de la synagogue, du temple ou de l'église, et pour de modestes cachets. On admire leur talent pour les claquettes. Dans le sous-sol de la nouvelle maison qu'occupe la famille à partir de 1924, sur Kensington Street, près du parc Frick, quartier résidentiel de la classe moyenne, Fred manipule des marionnettes⁶ ; mais Gene ne partage pas la passion de sa mère et de son cadet pour le théâtre. Il ne reprendra l'apprentissage de

la danse qu'en 1927. Entre-temps les jeunes Kelly ont cependant continué à se produire avec succès. Certains soirs, la troupe réunit les cinq enfants, d'autres fois les trois garçons. Bientôt on verra surtout Gene et Fred. Ces baladins adolescents ont assimilé les bases de leur art par l'observation et l'imitation. C'est Gene qui imagine les programmes, sous la direction de sa mère.

Et le cinéma ? Personne n'en dit mot. En 1920, pourtant, chaque Américain voit en moyenne plus d'un film par mois. À Pittsburgh, où manquent les musées et les troupes théâtrales, cet amusement a mauvaise réputation : on le tient pour vulgaire, dangereux ; un rapport décrit les foules abruties par un travail épuisant qui se pressent à l'entrée des salles, moins nombreuses que dans les grandes villes de l'Est⁷. Une famille respectable désavoue ces plaisirs avilissants. Gene fit l'école buissonnière pour aller voir *Le Signe de Zorro* : il avait huit ans. L'admiration que suscitent Douglas Fairbanks mais aussi Charlie Chaplin passe pour légitime : quels maîtres de l'élan et du geste ! Buster Keaton, modèle de précision dans l'agencement de l'action et de l'espace, inspirera le chorégraphe et le cinéaste. L'image muette ordonnera dans son esprit une idée de l'expression, un refus du récit expéditif et une esthétique du tableau. Il n'en sait rien encore. À l'époque, on n'accorde pas à ces divertissements l'estime qu'on doit aux œuvres d'art.

L'école et l'Église se confondent en une troisième institutrice. Les Kelly fréquentent évidemment un

établissement catholique, Saint Raphael's : on y enseigne le catéchisme et l'histoire sainte, l'hygiène et le civisme, aussi bien que le calcul mental, la grammaire et la géographie*. Tous les dimanches, on assiste à la messe. Gene est un bon élève et un paroissien docile. Son frère Fred lui attribue une brève vocation de prêtre⁸. À la fin de son adolescence, pourtant, l'Église perdra toute importance à ses yeux, après quelques années de réflexion, sans qu'il manifeste à l'endroit de la foi autre chose qu'une respectueuse indifférence. Il ne voulait pas peiner sa mère. Il continua d'assister à la messe dominicale aussi longtemps qu'il habita chez ses parents. Jamais il ne supportera les sarcasmes contre le clergé. Incroyant, il restera catholique.

L'enseignement secondaire éloigne les enfants de la maison. À partir de la rentrée 1926, pour se rendre à Peabody High, collège public, Gene prend le tramway. Il reste un écolier intelligent, curieux de tout. Il découvre la poésie. William Butler Yeats sera son poète favori⁹ : irlandais et épris de théâtre, il a reçu le prix Nobel en 1923. On imagine la joie des Irlandais d'Amérique : à cette date aucun écrivain américain n'avait connu cet honneur. Mais il est d'autres raisons à cette préférence : l'usage inventif et hardi de formes traditionnelles, le maintien d'une construction claire qui n'entrave pas le lyrisme, le développement subtil des images dessinent une esthétique qui séduisit le lycéen ; l'exal-

* Clive Hirschhorn reproduit dans *Gene Kelly* (W. H. Allen, 1974) un bulletin très satisfaisant, et même brillant.

tation d'une beauté féminine juvénile et lointaine correspondait à son idée de l'amour. Lui-même s'essaye à la poésie et brille dans les jeux et les concours de rhétorique qu'on propose en classe terminale. Il écrit dans le journal du lycée. Il demeurera un ami des mots, s'amusant aux rébus, charades et logogripes qu'il pratique depuis l'enfance ; il ne recule pas devant les calembours ; s'abandonnant aux plaisirs de l'imagination verbale, il esquisse oralement des récits, avec la complicité d'un intime, à propos d'un passant croisé par hasard¹⁰.

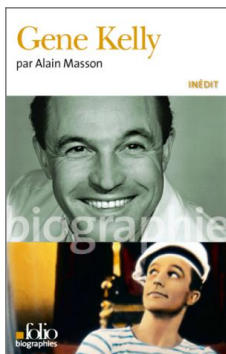
C'est pendant ces années que la danse, en partie grâce à l'école, établit un compromis entre les maximes viriles et l'exigence maternelle de raffinement. Gene a repris quelques cours avec Mlle Fairgreaves ; lui qui, en 1922, avait tant détesté dansotter sous la direction des nonnes de Saint Raphael's dans une version écourtée de *Babes in Toyland*, opérette de Victor Herbert qui devenait un classique de distribution des prix, il participe désormais sans réticence aux spectacles de fin d'année¹¹. Son talent de danseur lui assure l'admiration des filles autant que ses mérites de footballeur lui attirent la bienveillance des garçons. En atteignant l'âge d'homme, il discerne dans la danse l'enjeu érotique des sports. Il y prit donc goût, et il lui arrivait d'exécuter à la maison des tâches quotidiennes en leur donnant un tour chorégraphique¹². Sa conviction est faite, sans doute à son insu : le geste le plus juste est de forme dansante.

Tout va bien, dirait-on, quand Gene Kelly termine ses études secondaires. Dès l'âge de quinze

ans, il présentait son visage définitif, qu'il gardera pendant quarante années : la rondeur enfantine des joues ne dissimule plus ni le sourire avantageux et désarmant, trop satisfait pour être vraiment gai, ni le menton un peu fort, ni les pommettes qui s'affirment sous la lumière. Il grandira encore un peu, mais jugera toujours que son mètre soixante-dix fait de lui un homme de petite taille. Il a dix-sept ans quand la crise de l'automne 1929 change tout. Au gamin espiègle et inquiet, à l'adolescent vigoureux et confiant, succède un jeune homme grave. On ne lui connaît pas d'ami intime ni de passion amoureuse : sportif, serein, hésitant entre sa préférence pour le journalisme et la carrière d'avocat dont sa mère rêve pour lui, n'est-il pas trop raisonnable ? Personne ne songe à un avenir de saltimbanque : pour toute la famille, sauf pour Fred, la danse est un amusement, non un métier, tout comme le football ou la poésie. Pour James et surtout Harriet, le journalisme lui-même n'est pas une vocation bien sérieuse.

Peu de temps après le krach boursier, James Kelly est congédié. Il n'avait pas démérité, mais la crise se fit d'autant plus sentir dans la vente des phonos et des disques que la concurrence de la radio devenait plus vive. Comment retrouver un emploi à cinquante-quatre ans ? Il s'y essaiera pendant quelques mois, quitte à vendre tout ce qu'on voudra sans toucher de salaire fixe, avant d'abandonner, découragé, regardé avec commisération par certains des siens. Il ne sort plus que pour aller boire avec des amis.

Moïse, par CHARLES SZLAKMANN
Mozart, par JEAN BLOT
Musset, par ARIANE CHARTON
Napoléon, par PASCALE FAUTRIER
Nerval, par GÉRARD COGEZ
Nietzsche, par DORIAN ASTOR
Pasolini, par RENÉ DE CECCATTY
Pasteur, par JANINE TROTEREAU
Picasso, par GILLES PLAZY
Marco Polo, par OLIVIER GERMAIN-THOMAS
Louis Renault, par JEAN-NOËL MOURET
Rimbaud, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN. Prix littéraire 2011 du parlement de la Fédération Wallonie Bruxelles.
Robespierre, par JOËL SCHMIDT
Rousseau, par RAYMOND TROUSSON
Shakespeare, par CLAUDE MOURTHÉ
Stendhal, par SANDRINE FILLIPETTI
Jacques Tati, par JEAN-PHILIPPE GUERAND
Tchekhov, par VIRGIL TANASE
Toussaint Louverture, par ALAIN FOIX
Van Gogh, par DAVID HAZIOT. Prix d'Académie 2008 décerné par l'Académie française (fondation Le Métails-Larivière).
Verlaine, par JEAN-BAPTISTE BARONIAN
Boris Vian, par CLAIRE JULLIARD
Léonard de Vinci, par SOPHIE CHAUVEAU
Wagner, par JACQUES DE DECKER
Andy Warhol, par MERIAM KORICHI
Oscar Wilde, par DANIEL SALVATORE SCHIFFER
Tennessee Williams, par LILIANE KERJAN. Prix du Grand Ouest des Écrivains de l'Ouest 2011.
Virginia Woolf, par ALEXANDRA LEMASSON
Stefan Zweig, par CATHERINE SAUVAT



Gene Kelly

Alain Masson

Cette édition électronique du livre

Gene Kelly d'Alain Masson

a été réalisée le 15 octobre 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070439423 - Numéro d'édition : 177269).

Code Sodis : N44971 - ISBN : 9782072415074

Numéro d'édition : 230158.